

L'hiver précédent elle avait eu treize ans, et on l'avait autorisée à rentrer chez elle le week-end sous la responsabilité de son frère aîné.

Vers la même époque leur mère s'était remise à boire. Arina arriva à la maison avec ses bottes d'interne toutes neuves et son manteau de demi-saison. Elle avait déjà froid avec, mais elle le supportait parce que celui d'hiver faisait un peu gamine et ridicule, et cela la gênait de le porter.

Quand ils arrivèrent, la mère était couchée et fumait. La fumée de sa cigarette faisait des volutes dans l'air et s'évanouissait sous le plafond. Tania rouspéta, fit demi-tour et partit se promener. Mitia alla à la cuisine et se mit en quête de quelque chose à manger. Arina s'assit sur le lit à côté de sa mère.

De la soupe... je mangerais bien de la soupe, petite », dit celle-ci d'une voix rauque, en soufflant sur elle son haleine avinée.

A la voix, Arina comprit que sa mère n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Ils avaient déjeuné à l'internat le matin, mais ici, qui leur donnerait à manger ?

Arina se leva résolument. Il n'y avait pas de casseroles ni d'assiettes dans la maison. Dans un tiroir de la table de cuisine elle trouva un petit plat ébréché et quelques cuillers en aluminium. Tout le reste avait été bu, et ce qui n'avait pas été bu était cassé. La cuisine, avec ses panneaux peints en bleu, lui faisait penser à une salle de torture. Le frigo solitaire avait oublié depuis longtemps à quoi il servait. Par terre, sous l'évier, elle vit une grande boîte de conserve, d'un litre, de celles dans lesquelles l'on vendait autrefois de la marmelade. Maintenant elle pouvait bien servir à faire cuire quelque chose. Seulement voilà, quoi ?

Arina regarda dans tous les coins sans grand espoir de trouver des denrées comestibles dans tout ce bazar. Mais miracle ! Elle découvrit un sac entier de pois, acheté on ne sait quand. Elle se mit à laver la boîte. L'eau du robinet était froide, ses doigts devinrent durs comme du bois, comme si ce n'étaient plus les siens. Combien mettre de pois ? Apparemment, ils allaient gonfler. Elle en versa jusqu'au tiers de la boîte et compléta avec de l'eau puis mit sur la cuisinière électrique, une des rares rescapées dans cette pétaudière. Quoi d'autre ? Ah, saler ! Et sûrement mettre un peu de matière grasse... Elle alla sous le porche et frappa chez la voisine.

« Qui c'est ? demanda une voix méfiante derrière la porte.

– Tante Gonja, c'est moi, Arina », répondit-elle d'une petite voix.

La porte s'entrouvrit.

« Tante Gonja – elle ne savait pas par quoi commencer – vous... vous avez... maman fait de la soupe et voilà... – elle lui tendit un godet pissieux. De l'huile... » dit Arina et elle craignit d'avoir l'air trop pitoyable en disant cela.

« Elle va encore penser que je mendie ». Elle secoua ses maigres épaules et s'efforça de regarder la voisine d'un air dégagé. Tante Gonja prit le godet sans rien dire et partit dans les profondeurs de l'appartement en repoussant un peu la porte derrière elle.

Revenue dans la cuisine, Arina versa dans la boîte un peu d'huile – l'odeur du mélange était surprenante. Arina avala sa salive, porta le godet à hauteur de ses yeux, regarda le niveau de l'huile et en rajouta un tout petit peu.

La soupe n'était pas mauvaise du tout. Ce n'était pas vraiment de la soupe, plutôt une purée épaisse et grasse. La mère, Mitia et Arina la mangèrent toute sans penser à en laisser pour Tania.

Le soir tombait. Arina était assise sur le divan et regardait les dessins du vieux papier peint tout écorché. Décoloré par le temps, il était lustré par endroits et des morceaux déchirés pendaient dans les coins comme des voiles de navire amenées. Arina se rappelait les différents papiers peints qu'elle avait vus dans sa vie et s'imaginait lesquels iraient bien ici. Sûrement que s'il était abricot clair, notre appartement ne serait plus pareil, il serait plus clair et peut-être plus chaud. Et si on couvrait la lampe du plafond avec un abat-jour quelconque, tout serait complètement différent.

Après avoir mangé, la mère se sentit un peu mieux, mais elle se recoucha néanmoins. Des gémissements s'échappaient de sa poitrine, mais petit à petit, ils se calmèrent et sa respiration devint plus régulière.

« Elle dort, se dit Arina. Pourvu que cela dure. »

Mitia, le visage appuyé contre la vitre, regardait dans la cour. Arina s'approcha de lui. Dans le carré bleu foncé se reflétait leur existence terne. En s'approchant, elle ne vit d'abord rien d'autre que ce carré bleu, mais au bout d'une seconde apparut devant elle tout un tableau : la cour, envahie par la neige, un réverbère jaune, la balançoire en bas, qu'on devinait à ses deux poteaux qui émergeaient d'une congère. Le banc, complètement enfoui et à sa place s'élevait une petite éminence pareille à une tombe. Elle entendait grincer la porte de l'entrée, secouée par de fortes rafales.

Dans le rayon de lumière qui descendait en entonnoir nageaient des flocons de neige. Ils étaient insouciant et légers. Ils tourbillonnaient, tombaient, remontaient, en essayant sans cesse de nouveaux pas, et ils irradiaient, et ils irradiaient. Arina se prit à observer leur jeu. « Comment font-ils pour rester si beaux alors que c'est tellement noir tout autour ? », pensait-elle. Et plus c'est sombre autour, et plus ils sont beaux.

On frappa à la porte. Arina alla ouvrir. « Et elle n'a pas peur de se promener jusqu'à cette heure-ci. » Elle pensait à Tania en tournant le verrou dans le couloir mal éclairé. Mais au lieu de sa sœur, sur le seuil se tenait un type inconnu. D'une démarche chancelante, il pénétra dans la chambre de la mère sans dire bonjour et sans faire attention à personne. Arina l'accompagna d'un regard effrayé. Il était grand et ivre. Elle courut et bondit sur le lit de sa mère, soit pour la protéger de ce sinistre visiteur, soit pour se protéger elle-même.

« Nina... Nina, le type se pencha et secoua la mère par l'épaule.

Elle répondit par un gémissement sourd. Arina serra ses genoux entre ses bras.

—Nina, chienne, lève-toi... Tes enfants sont là ! » Et il rit d'un mauvais rire guttural.

La mère ouvrit les yeux avec peine et regarda les assistants avec surprise :

« Ah, râla-t-elle, Bob. F'le camp, grosse brute ! T'vois, j'ai mes enfants... » Et elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Pendant ce temps-là, Bob avait reporté son attention sur Arina, recroquevillée dans son coin. Sans un mot, il lui prit le menton et le releva en la regardant dans les yeux. Ses doigts étaient noirs, calleux et sentaient mauvais. Arina ne savait plus quelle attitude prendre. Bob sourit méchamment. Elle recula la tête et essaya de se libérer mais il la rattrapa par la joue. Il la regardait dans les yeux sans bouger, narquois et lâche, et triturait sa joue entre ses doigts. Elle releva la tête et plongeant sous le bras du type, sauta à bas du lit, se glissa vivement dans le salon et se tapit dans un coin du canapé.

—« Nina ! — Bob s'en prit à nouveau à la mère. — Lève-toi, y a à bouffer ? »

La mère grommela quelque chose. Il s'assit, s'affaissa plutôt, sur le divan. Nina souleva la tête de l'oreiller puis la reposa, la releva et retrouvant enfin ses esprits, s'appuya sur un coude.

« Quoi bouffer ? Quoi bouffer ? Rien que bouffer ! Elle cherchait des yeux sur les côtés et finit par appeler par la porte ouverte :

—« Petite, donne-moi ma robe de chambre. »

Arina bondit du canapé et dans le tas de chiffons qui s'amoncelait sur la chaise, elle dénicha une espèce de vêtement féminin qui avait perdu depuis longtemps forme et couleur.

— « Et où est ta frangine ? demanda la mère.

— Elle se promène... répondit Arina à mi voix.

— Garce... je vais lui arracher les cheveux. »

Elle se leva, pas gênée de son corps jauni devant des tiers. Arina se dépêcha de lui jeter la robe de chambre sur les épaules.

—« Alors quoi ? Elle se tourna vers son amante. Il y a quelque chose ?

— Merde ! Bob jura salement. Où veux-tu que je le prenne ? T'as tout picolé hier, chienne.

— Ferme-la ! cria mollement Nina. Tu vois pas qu'y a des enfants ?

— Hi hi ! Il eut un odieux petit rire.

— Oui ! Ma fille, voilà... et mon fils.

— M'sieu Bob... c'était Mitia, que personne n'avait remarqué jusque là. M'sieu Bob, allez-vous en. Maman est malade, vous voyez ; elle ne peut pas... Il s'arrêta en cours de route et jeta à sa mère un regard effrayé.

— C'est quoi, ça ? Nina tendit le cou et le fixa du regard. Sur son cou sous la peau parcheminée transparaisaient des veines bleuâtres. Tu as grandi, fiston. Elle le regardait en plissant les yeux. Tu veux faire la leçon à ta mère ? »

Mitia rentra la tête dans les épaules.

« Maman décide toute seule ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, dit Nina avec indulgence. Dégage, va ramasser les bouteilles.

Mitia resta assis sans bouger.

— T'entends ce que je te dis !

— Maman, commença Mitia timidement... Je ne veux pas...

— Quoi ? Nina approcha son visage du sien. C'est quoi que tu veux pas ? Elle ramassa un chiffon sur la chaise et le lui lança à la figure. Ah ah ah... fit-elle d'un air malin.

– Comment ça, bâtard, tu les as déjà ramassées ? regarde-moi dans les yeux ! Regarde-moi dans les yeux quand ta mère te parle. Où est l'argent ? Où est l'argent ? Et s'oubliant, elle le gifla à la volée.

– Il faut pas, il faut pas, maman ; je les ai pas prises, je les ai pas prises... » Mitia se protégeait des coups avec les bras, pitoyablement tassé sur lui-même.

– Il avait décidé de ne rendre pour rien au monde l'argent caché dans sa chaussette. Arina se tassait dans son coin sur le divan. Elle avait pitié de Mitia, mais maman avait l'air elle aussi tellement malheureuse.

« C'est pas des enfants, c'est des monstres. Ils n'ont pas pitié de leur pauvre mère, ils la bouffent, pouh ! Nina était essoufflée d'avoir tant travaillé avec ses mains. Tenez, j'ai élevé un fils, un avorton. »

Une heure plus tard, la mère et Bob chuchotaient ensemble dans le couloir. Puis ils sortirent. Arina se coucha et mit longtemps avant de trouver le sommeil. Elle avait fermé les yeux et dans le noir de ses paupières dans tout leur éclat surgissaient des flocons de neige. S'ébattant dans une danse sans fin, et l'attiraient et l'invitaient dans un monde inconnu. Arina tendit les mains vers eux. Les flocons frôlaient ses mains en passant, mais ne se posaient pas sur ses paumes. Elle aurait tant voulu attraper au moins un de ces superbes étincelles aériennes que des larmes de dépit lui venaient aux yeux. Les flocons n'étaient pas du tout froids et ne fondaient pas au contact de sa main.

« C'est un rêve ? pensa Arina. Oui, là, je vais me réveiller et tout va disparaître. » Elle fit un effort sur elle-même et s'éveilla. Les flocons tourbillonnaient toujours autour d'elle, scintillant et attirants par leur pureté. Ils l'enveloppaient de leur nuage impondérable et il n'y avait rien au monde de plus beau que ce nuage.

« Alors, la voilà, la vie ! s'exclama Arina. Elle est toute tissée de flocons ! »

Tout son être étincelait et scintillait, elle se sentait légère. Elle se mit à rire, se leva et se mit à tourner, à tourner jusqu'à ce qu'elle se transformât en un minuscule point brillant. Une espace infini et plein de lumière s'ouvrit devant elle, et des flocons comme elles se précipitaient à sa rencontre. Elle remarqua qu'elle tournait dans la danse générale et cette danse, enivrante et magnifique, c'était sa vie. La seule chose qui manquait, c'étaient les repères : il n'y avait ni haut, ni bas, ni devant, ni derrière. Mais dès qu'elle en eut pris conscience, un point étrange apparut devant elle, sombre et profond.

De toutes ses forces, elle se tendit vers lui, et ses forces ne connaissaient aucune limite. Oh, comme elle avait besoin de ce lointain, comme il l'attirait et l'enchantait cet espace qui se rétrécissait en entonnoir !

En s'approchant, le point sombre grandissait, s'élargissait et devenait enfin un carré bleu sombre et brillant. Il était étonnant, ne ressemblait à rien d'autre dans le monde, et il l'attirait dans ses profondeurs. Quelque chose d'épais et de mystérieux l'enveloppa. Elle nageait dans un courant bleu, perdant sa légèreté et fondant peu à peu, elle se fondait dans ce flux et sentait qu'il lui était étrangement connu. L'instant suivant surgit devant elle la pauvre petite chambre avec ses papiers peints pendants et sa lampe nue au plafond.

« Ce n'est pas vrai, pas vrai ! » cria-t-elle, mais il n'y eut qu'un son de cloche pour répondre.

Rassemblant toutes ses forces, le flocon de neige cria « Non ! » mais la cloche étouffa son cri. Elle se précipita encore une fois, essayant de remonter en force, mais elle ne sentit que la pesanteur et la douleur. La cloche sonnait quelque part en elle et menaçait de lui fendre la tête en deux.

On sonnait à la porte. Arina était couchée les yeux ouverts, sans la force de bouger ni bras ni jambe. Au bout d'une minute, elle se leva alla ouvrir remarquant au passage que maman n'était pas encore rentrée et que Mitia était déjà parti.

Tania, joyeuse et fatiguée, pénétra dans l'entrée.

« Où est-ce que tu étais ? dit Arina, renfrognée. »

– Oh, bordel, c'est un interrogatoire ? » Tania éclata de rire, passa dans la chambre et s'écroula sur le lit.

Arina avait faim. Elle avait un peu d'argent, que lui avait donné son éducatrice pour la route ; et en le comptant, elle vit qu'il y avait assez pour un pain. Elle enfila son petit manteau mince et chercha ses bottes. Elles n'étaient nulle part.

« Où est-ce que j'ai pu les fourrer ? » se demanda-t-elle.

Elle décida de mettre les bottes de Tania en attendant. Les bottes toutes neuves lui étaient un peu grandes, mais en revanche, elles faisaient plus jeune fille, et pas enfant ; et Arina sortit avec plaisir dans la cour.

Elle marcha dans les rues du nouvel an, regarda les vitrines décorées de guirlandes multicolores et clignotantes. Ici et là à travers les stores mal fermés se dévoilaient quelque chose de brillant venu d'ailleurs ; des vitrines coulaient une lumière douce ; derrière les rideaux, la vie était mystérieuse et inaccessible.

Arina acheta le pain et voulait déjà repartir quand son regard, malgré elle, fut attiré par un étalage de fruits orange vif, luisant de maturité. A l'approche du nouvel an on livrait au magasin des kakis, moelleux et juteux, juste à ce point de maturité où ils fondent dans la bouche.

« J'en voudrais un, s'il vous plaît. » Elle montrait timidement un des fruits, pas le plus gros.

On le lui pesa et on lui dit le prix. En recomptant l'argent qui lui restait dans la paume, Arina eut un moment de frayeur en s'imaginant qu'elle n'allait pas avoir assez. Elle fit passer soigneusement les pièces d'une main dans l'autre, en murmurant pour elle-même et rougissant. Cela tombait juste.

En sortant du magasin, elle se rendit compte que le lendemain, elle n'aurait pas de quoi payer le bus, mais elle décida de ne pas s'embêter avec cela pour l'instant. Elle mangea le kaki en route. A l'intérieur du fruit il y avait des grains marron et de fines nervures jaunes entre lesquelles tremblait la chair juteuse.

En arrivant à la maison, elle se coupa le talon du pain, croustillant et parfumé, versa dans une soucoupe le reste d'huile de tournesol, y ajouta du sel et se mit à saucer. Mitia se joignit à elle. Tania dormait déjà. Ensemble ils mangèrent la moitié du pain et, bien qu'ils aient encore faim, ils décidèrent de garder le reste pour le dîner.

Chapitre 7

Le lendemain matin, il fallait retourner à l'internat à Dimitrovo.

« Habille-toi, j'arrive tout de suite, dit Tania en se faisant les lèvres avec le rouge vif de sa mère. Cela fait, elle passa une minute devant le miroir trouble, figée devant son reflet et décida que ce ne serait pas superflu d'ajouter du mascara sur ses cils. Dans un vieil étui en plastique, elle finit par dénicher un crayon desséché. Elle dévissa le capuchon, tourna le pinceau entre ses doigts et s'étant rendu compte de son état de décrépitude, cracha sur les poils minuscules. Dans l'entrée, Mitia attachait déjà les lacets de ses souliers.

« Mais où est-ce qu'elles sont ? » murmurait Arina en remuant dans le couloir un tas de vieilleries. Elle cherchait toujours en vain ses bottes neuves.

– « Arina... dit tout bas Mitia. Ne cherche pas.

– Pourquoi ?

– C'est maman qui les a prises...

– Comment ça ? de surprise, Arina ouvrait de grands yeux.

– Oui, hier soir avec ce type, Vovka.

– Pourquoi tu n'as rien dit.

– Je ne l'ai pas vue, dit Mitia en regardant ailleurs. Je l'ai remarqué seulement une fois qu'ils ont été partis. »

Arina s'accroupit et se mit à pleurer doucement.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda sévèrement Tania en sortant de la chambre. On va être en retard pour le bus !

Un de ses yeux était largement maquillé et l'autre pas du tout, et là où elle passait se répandait une odeur de cosmétique périmé.

« Maman... mes bottes... Arina étalait ses larmes sur ses joues.

Tania poussa un juron :

– Bordel de m... Tu peux pas faire gaffé à tes affaires !

Qu'est-ce que t'as à rester plantée là ?

– Tania, ne jure pas dit timidement Mitia. Sinon tu vas être... comme maman.

– La ferme. T'as regardé où ? Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Elle montra Arina en larmes. Qu'est-ce que tu as à geindre ? Mets autre chose, on va être en retard pour le déjeuner ».

– Nadka va me prendre du pain... sanglota Arina.

– Et moi, personne va m'en prendre ! Tania commença à éparpiller le fatras qu'Arina avait fouillé avant elle. C'est quoi, ça ? Elle sortit du tas une sandale abîmée. Et ça ! Elle en jeta une autre. Allez, chausse-toi.

– Comment ?

– Mais mets des chaussettes avec. Et vite, vite, allez ! » Tania la secoua par l'épaule pour la sortir de sa stupeur muette.

Par-dessus ses collants, Arina enfila des chaussettes en coton, presque neuves, sans trous. Les lanières des sandales lui rentraient douloureusement dans le pied. Elle se regarda, croisa les jambes, fronça le sourcil et se remit à pleurnicher :

« Je vais pas y aller comme ça...

– Tu fais la difficile ? Tania sauta dans ses bottes au passage en boutonnant son manteau en même temps.

– Qui est-ce qui sort comme ça... Arina regarda sa sœur avec un air lamentable.

– Regarde, snobinette ! Tu regardes à la beauté ! T'es déjà en vie... Tania s'arrêta net en voyant sa sœur : son pauvre petit manteau tout mince, ses sandales blanc sale, quelques lanières de cuir minces. Elle arracha son manteau :

« Mets ça ! »

Tous les boutons du manteau d'Arina fermaient sur Tania, sauf un, celui de la poitrine. Ses poignets dépassaient des manches trop courtes. Elle se regarda dans le miroir, dubitative. Elle se tourna de gauche, de droite, puis tira sur les manches de son pull bleu clair, et défit tous les boutons du manteau. Puis, s'étant regardé encore une fois de la tête aux pieds, Tania remua les sourcils et dit d'un air sombre :

« On y va ».

Ils partirent pour l'arrêt du bus. La neige s'était accumulée pendant la nuit, il y en avait jusqu'aux genoux. Mais dieu merci, un brave type avait déblayé ici et là de petits sentiers étroits. Arina marchait avec précaution en suivant les traces de Tania et de Mitia. Il n'y avait vraiment pas grand monde à l'arrêt, peu de gens se risquaient à sortir de ce temps-là.

On entendait les gens dire : Il est en panne.

Au début, Arina s'efforçait de remuer ses orteils tendus pour avoir moins froid, mais après avoir piétiné une demi-heure, elle ne parvenait même plus à les bouger.

« Mais t'as qu'à sautiller, grondait Tania, saute ! Reste pas comme ça !

– Ça me fait ma-al !

– Eh bien saute, je te dis ! Si tu as mal, ça veut dire que t'es pas encore gelée ! »

Les larmes coulaient sur le visage d'Arina. Elle les avalait en les attrapant avec ses lèvres bleuies. Elle ne sentait déjà plus la plante de ses pieds, mais ses genoux lui faisaient très mal, elle avait des crampes d'estomac et un point au niveau de la poitrine. De temps en temps, des voitures qui passaient s'arrêtaient et prenaient deux ou trois passagers, mais personne ne voulait prendre une fillette en sandales et en pleurs et deux adolescents d'apparence douteuse.

Mitia se cachait la tête dans le col de son blouson et frappait ses pieds l'un contre l'autre. Tania avait boutonné tous les boutons de son manteau, y compris celui sur la poitrine. Elle tapait du pied en regardant sa sœur du coin de l'œil, mais ne disait rien.

Le soleil clair et froid de décembre les regardait avec indifférence de toute sa hauteur. « A quoi il sert ? » se demandait Arina en clignant des yeux douloureusement. Sa respiration avait formé du givre sur ses cils, et ils brillaient comme dans Blanche Neige.

« Et cette neige brûlante... c'est juste pour faire joli ? »

Elle ne pleurait plus, elle considérait avec stupeur le monde froid et impitoyable qui l'entourait. Ce matin clair de décembre, elle le voyait comme pour la première fois, et pour la première fois dans son esprit se posa la question : « Pourquoi avait-elle été jetée dans ce coin de l'univers et abandonnée par son dieu à jamais ? »

Enfin l'autobus arriva. Arina, qui avait du mal à mettre un pied devant l'autre, entreprit de grimper les marches. Soit à cause de la hâte qu'elle avait de se mettre à l'abri dans ce bus chauffé par la respiration humaine, soit parce qu'elle ne sentait presque plus ses jambes, elle glissa et tomba. Une de ses jambes, pliée au genou, resta sur le marchepied, et l'autre pendait, bizarrement étendue, sur la chaussée. Arina essaya de les rassembler, mais ne réussit qu'à ramper à genoux sur les marches boueuses.

A l'arrière une femme en toque de vison s'énervait :

« Mais alors quoi ? Dépêchez-vous de monter, il faut qu'on parte !

– On ne peut pas aller plus vite, là ? » renchérit un homme en manteau de drap gris qui essayait de voir entre les têtes des femmes.

L'apitoiement et la haine de soi se mêlaient dans la gorge d'Arina et y formaient une boule amère. Il lui semblait qu'il n'y avait pas de sens à vivre et, abasourdie par cette découverte, elle restait dans cette position ridicule. Des larmes silencieuses l'étouffaient, mais personne ne l'entendait sangloter. Derrière, les gens qui se bouscuaient s'indignaient :

« C'est quoi, ce bouchon, par un froid pareil ? »

– Oh, la voilà qui s'étale, malheur ! Tania l'attrapa sa sœur par le col et la traîna à l'intérieur. Ils eurent des places debout. Dans le bus bondé, il faisait chaud, et les jambes commencèrent très vite à se dégeler. Arina se tordait de douleur, cachant son visage dans le dos des passagers.

La voix du conducteur se fit entendre :

« Faites passer l'argent s'il vous plaît. »

Tania sortit de sa poche l'argent et compta la somme. Elle leva sur sa sœur un regard interrogateur. Celle-ci la regardait à travers ses larmes avec un air coupable.

« Où tu l'as mis ? demanda Tania, contrariée.

– J'ai acheté du pain et...

– Et ?

– Un kaki...

– Un kaki ! Tania lui lança un regard furieux. Mais c'est la grande vie... Eh bien maintenant qu'ils te virent et tu resteras là à geler ! »

On entendit la voix dans la cabine du conducteur qui demandait :

« Qui n'a pas donné encore ?

– Mais toi, tu en as bien... suggéra timidement Arina.

– Mais c'est mon argent, non ? » Tania réfléchit un peu et se tourna vers son frère qui était derrière :

« Mitka, paie pour Arinka. »

En guise de réponse lui parvint un murmure incompréhensible.

« Allez, allez, tu en as, insista-t-elle... quoi, non ? Tu as rendu les bouteilles consignées ? Tu les as rendues, ne mens pas. Allez, paie, sinon ils vont la jeter. »

Mitia répondait à voix basse, mais quoi au juste, Arina n'entendit pas. Tania prononça les derniers mots plus fort que les précédents :

« Eh bien tu peux crever ! »

Elle fouilla à nouveau dans sa poche et trouva l'argent. Ayant ajouté la somme nécessaire, elle dit au manteau gris qui se trouvait devant :

« Pour deux. Faites passer s'il vous plaît. »

Ils sortaient de la ville et devant eux s'étendait un immense champ de blé. Kostia le voyait depuis le matin, mais il ne lui avait pas paru aussi riche et aussi vaste. Le sentier était assez large, on pouvait marcher à deux. Oleg marchait devant, et Kostia et Arina juste derrière. Ils marchaient en silence. Non qu'ils n'aient rien eu à se dire, mais ils n'avaient pas besoin de parler. C'était un soir clair et paisible, la seule conclusion possible d'une chaude journée de juillet, et qui ne disposait pas à la parole. Kostia pensa encore une fois à la Crimée et l'oublia définitivement.

« Tu es dans quelle classe ? demanda-t-il à Arina.

– Je suis passé en cinquième, répondit-elle très bas.

– Et moi, j'habite Kostroma. »

Arina ne dit rien.

« Tu es allée dans quelles villes ? Moi, je suis allé à Moscou, avec papa on est allés à Pétersbourg.

Seulement à l'époque j'étais petit et je ne me souviens pas bien. Et mon frère est en Crimée, là maintenant. »

Il regarda Arina pour voir si cela lui faisait quelque chose. Mais son visage restait calme.

« Et où tu habites ? demanda-t-il.

– Dans le quartier 8.

– C'est loin de chez nous ?

– Non. »

Kostia se tut un moment, réfléchissant à ce qu'il pourrait dire de plus.

« Nous on est trois frères. Je suis entre les deux. Et Sérioja, il a quinze ans. »

Il regarda Arina. Dans ses yeux brillait la fierté, comme si c'était lui qui avait quinze ans, et non son frère.

– On a aussi Vladik, le petit. Maman reste avec lui, en ce moment. Et vous, vous êtes combien ?

– Moi aussi, j'ai un frère. On est trois aussi. »

Kostia fut content de cette coïncidence.

« Et ta sœur, elle a quel âge ? »

Arina s'écarta de lui craintivement.

– Quinze ans, lâcha-t-elle immédiatement.

– Pourquoi elle ne vient pas avec toi ? »

Arina tourna la tête, comme si elle regardait au loin.

« Elle ne vient pas parce qu'elle n'a pas envie, répondit Oleg pour elle.

– Oui. Avant je ne savais pas qu'on pouvait s'amuser à l'église, dit Kostia, en s'adressant de nouveau à Arina.

– Il ne faut pas jouer dans l'église, répondit-elle sèchement.

– Comment ? Kostia regarda Oleg sans comprendre.

– Il ne faut pas, confirma-t-il. Mais on ne joue pas dans l'église, mais dans le jardin.

– Il ne faut pas quand même. J'ai entendu le père Vladimir l'interdire ! s'entêta Arina sans s'adresser à personne en particulier.

– Tu as entendu un son, mais pas la cloche, lui répondit Oleg. Le père Vladimir ne vous punit pas parce que vous jouez, mais parce que vous n'allez pas à l'église, que vous n'assistez pas à l'office... Vous ne faites que manger et vous amuser. Et j'en prends pour mon grade par la même occasion puisque je suis votre instructeur.

– Et il peut interdire le centre aéré ? demanda-t-elle.

– Bien sûr. Il n'a qu'à refuser sa bénédiction, il prend les clés, et terminé.

– Et c'est tout ?

– Et qu'est-ce que tu croyais ?

– Et tu ne viendras plus ?

– Où est-ce que j'irais ?

– Moi, je dis quand même qu'il ne faut pas jouer à l'église, répéta Arina. Et une lueur s'alluma dans ses yeux habituellement durs et qui ne reflétaient aucun sentiment. Aujourd'hui je ne suis pas venue à l'office à cause de Tania... » dit-elle d'un air coupable.

C'était la vérité. Le matin, Arina était si faible qu'elle ne s'était pas levée tout de suite. Des pensées lui tournaient dans la tête dans un défilé noir et silencieux, et lui vidaient l'esprit, et épuisaient ses forces totalement.

« Hé ! Oleg lui toucha l'épaule et regarda ses yeux baissés. Pour l'instant on ne nous chasse pas encore.

– Mais la mère Valentine a dit : celui qui ne vient pas à la messe, il ne faut pas lui donner à manger, annonça tristement Arina après un silence.

– Je n'ai rien entendu de pareil.

– Tu étais parti voir le père Vladimir.

– Et elle ne t'en a pas donné, finalement ?

– Si, aujourd'hui elle m'en a donné, mais elle a dit que la prochaine fois...

– Hm...

– Oleg, pourquoi la mère Valentine, elle est si méchante ?

– Il n'y a pas de gens méchants, Arina. Il y a des gens qui sont malheureux dans l'âme.

– Est-ce qu'elle est encore malheureuse ? »

Tout le monde connaissait la mère Valentine : c'était une petite femme d'une incroyable largeur avec de tout petits bras et de toutes petites jambes, et elle avait le derrière de la taille d'un cochon de lait bien engraisé. Elle avait sur le visage le sceau de l'humilité et la conscience de sa propre vertu.

« Dieu seul connaît l'âme des hommes, dit Oleg, pensif. Elle te paraît méchante, mais peut-être qu'il n'y a pas plus malheureux sur terre.

– Non, elle est méchante, s'entêta Arina.

– En quoi est-elle méchante ?

– La façon dont elle nous regarde pendant qu'on mange !

– Et qu'est-ce que ça fait, qu'elle te regarde. Est-ce qu'elle t'enlève ton assiette de soupe ? »

Arina s'imagina la mère Valentine s'accrochant à son assiette, et la tête qu'elle ferait dans ce cas-là, et cela la fit rire.

Kostia s'étonna de l'entendre rire, un rire si doux et si heureux, comme si à son oreille résonnait une petite clochette d'argent.

« Bon, alors elle est jalouse, dit Arina.

– Ne juge pas, Arina, lui répondit Oleg.

– Je ne juge pas. Seulement si quelqu'un est jaloux, il est jaloux.

- Et pourquoi ça, jalouse ?
- T’aurais vu comme elle nous a balancé les cuillers aujourd’hui ! Ça sautait sur la table, elles ont failli tomber par terre. Et Igor ne savait plus s’il devait manger ou pas. Il a fini par dire : sûrement qu’il faut s’en aller.
- C’est l’orgueil qui parle chez Igor. Si on te donne à manger, il ne faut pas refuser. C’est dieu qui donne, et pas la mère Valentine.
- Et dieu, il a pitié ?
- Dieu n’a pas pitié, il t’éprouve : est-ce que tu travailles sur ton orgueil ou non ? C’est ça que tu ne comprends pas, alors tu crois que la mère Valentine est jalouse. Mais c’est ton orgueil qui parle.
- Ce n’est pas de l’orgueil. Seulement si quelqu’un a pitié de toi, la nourriture te reste en travers de la gorge et tu t’étouffes et tu meurs.
- D’où tu tiens ça ?
- C’est la tante Marie qui l’a dit.
- Tu devrais écouter davantage la tante Marie.
- Tante Marie a vu la Vierge.
- Qu’est-ce que c’est que cette nouveauté ?
- Si, c’est vrai. Arina ouvrit tout grands ses petits yeux et dans ses prunelles jouaient des étincelles d’or.
- Elle avait de la vaisselle sur le buffet. Et le soleil brillait tellement dans une assiette que le visage de la Vierge est apparu. Elle a même appelé papa, seulement il n’est pas venu.
- C’est tante Marie elle-même qui te l’a raconté ?
- Non, c’est grand’mère Katia.
- Ah ! Oleg fit un signe de tête compréhensif.
- Qu’est-ce que tu en penses, c’est vrai ? dit-elle en levant sur Oleg des yeux inquisiteurs.
- Comment veux-tu que je le sache ? C’est toi qui le racontes.
- Non, mais dis-moi ! La Vierge, elle peut se montrer dans une assiette ?
- Eh bien Arina, avec toi, on ne s’ennuie pas.
- Alors ils racontent des histoires.
- Pas des histoires, mais ils tombent sous le charme. Ils s’illusionnent.
- On peut tomber sous le charme de la Vierge ?
- Pas de la Vierge, mais de son image. »

Kostia commençait à trouver leur conversation ennuyeuse. Il ne connaissait ni la Tante Marie, ni la Vierge. Les images et les charmes le laissaient indifférent ; il n’y comprenait rien.

« Je peux venir te voir ce soir ? demanda Arina quand ils se séparèrent ?

- Non, répondit Oleg sèchement.
- Pourquoi ?
- Arina, je te l’ai déjà dit : une fille de ton âge ne doit pas aller chez les hommes.
- Mais tu n’es pas un homme.
- Très intéressant. Et je suis quoi ?
- Tu es Oleg.
- Tu ne peux quand même pas.
- D’accord. A plus. »

Baissant tristement les épaules, Arina partit en direction de chez elle. Après avoir fait une dizaine de pas et avant de tourner le coin de la rue, elle se retourna :

« Et avec une copine, je peux ? »

Oleg fit semblant de ne pas avoir entendu.

Ce soir-là, Kostia n’alla pas se promener. Maman téléphona. Elle demanda comment il allait, à quoi il répondit « Bien. » ensuite elle lui demanda s’il mangeait des fruits. Kostia répondit que non. Maman parut chagrinée et s’entretint ensuite longuement avec Oleg – de quoi, il n’écoula pas. Il alla dans sa chambre penser à la fille à la voix et à la peau merveilleuses. « En porcelaine. » Le mot lui vint alors qu’il faisait déjà noir et qu’il était couché. Kostia se rappela ce mot, qu’il avait lu dans un livre, et s’étonna de ce qu’il pouvait être vrai. « Porcelaine » prononça-t-il tout bas, et il s’endormit tout étonné.

Dans la cour, Kostia refit connaissance avec ses anciens camarades. Il se souvenait de certains, confusément ; les autres, il ne les connaissait pas du tout.

Presque à côté de leur cour, dans le quartier N° 7, se trouvait un verger de pommiers. Il cachait un bâtiment assez sombre de trois étages. On disait qu'autrefois il y avait eu là une école, que tout le monde appelait « la quinzième », et auparavant encore, un internat. A présent l'ancienne école était occupée par une fabrique de conserves, la nuit les fenêtres s'illuminaient et les ouvriers fabriquaient sans fin des pâtes et des boulettes de viande.

Dans ce temps-là les écoliers entretenaient le jardin, maintenant il était à l'abandon, ne servait à personne, et la jadis délicieuse antonovka avait dégénéré en une espèce sauvage et acide. Malgré sa déchéance, le jardin était entouré d'un mur continu gris – c'est ainsi que les propriétaires des pâtes et des boulettes marquaient leur territoire. Ça et là, des blocs de béton de guingois, sourds et sombres, érigés à hauteur d'homme, qu'on appelait sans trop savoir pourquoi « europolissade » ou simplement « euro ». On disait cela sans ironie, sans doute les habitants croyaient-ils que l'Europe, ça ressemblait à ça.

Non seulement les pommes étaient dégénérées, mais en cette saison, elles n'étaient pas encore mûres. Néanmoins Kostia et ses amis s'introduisaient toujours dans ce jardin. Ils grimpaient aux arbres, sans savoir eux-mêmes pour quoi faire, cédant à une loi non écrite de la mémoire génétique qui prescrit à tous les hommes entre six et seize ans de grimper quelque part. Ils cueillaient les pommes pas mûres, mordaient dedans et les rejetaient en disant : « Pouah, dégeu ! » Ils échangeaient des noms d'oiseaux avec le gardien, un type pas méchant qui les menaçait et dont ils n'avaient pas peur. Ensuite, quand ils avaient bien couru tout leur saoul dans le jardin, ils s'asseyaient en rond et commençaient à discuter sur les meilleures armes, quel calibre et à quoi elles servaient, quelles sortes de couteaux différents il y avait et le plus souvent, ils allaient se baigner dans l'étang jusqu'à en ressortir tout bleus. Ainsi se passaient leurs journées.

Le samedi et le dimanche, ils allaient à l'office. Kostia s'y était presque habitué. Cela lui plaisait de suivre l'office, bien qu'il n'y comprît rien ; de regarder le père Vladimir officier, de regarder Igor en habit doré, et Oleg, droit et énigmatique, et il commençait à penser qu'il était lui aussi un peu déphasé. La somnolence le prenait de moins en moins, et pendant les longues stations debout, diverses idées intéressantes lui traversaient l'esprit, de sorte que le temps passait plus vite.

Dans l'église, ils étaient entourés par des femmes, des vieilles, surtout ; de temps en temps il venait un homme. Les vieilles regardaient Kostia avec attendrissement et parfois lui offraient quelque chose. Il prenait les friandises et remerciait. D'ordinaire c'étaient des pommes, des gâteaux faits maison ou un pot de confiture. Il n'avait jamais plus été question des fruits que sa mère lui avait promis, et Kostia n'en souffrait pas trop. En dehors de la ville, il poussait des abricotiers, des cerisiers et des pommiers ; il se trouvait aussi des mûres délicieuses, très douces. C'étaient ses fruits à lui. Tout le reste, Oleg considérait cela comme des gâteries.

Il savait parfaitement dans quelle maison habitait Arina.

Debout dans l'ombre des marronniers, Kostia regardait de l'autre côté de la rue une volée de gamines jouer au badminton. En fait, il n'y en avait que deux qui jouaient, les autres devaient attendre sur le côté que quelqu'un soit éliminé. Il connaissait certaines des filles : la blonde Natacha, qui était plus vieille que lui – elle était déjà en quatrième. Et la belle Yana aux yeux bleus. Il ne voyait qu'Arina et ces deux-là. Toutes les autres lui paraissaient avoir le même visage.

Est-ce le vent d'août qui envoyait le volant de côté pour saboter le jeu, ou est-ce les filles qui étaient nulles, toujours est-il que la partie tournait en rond. Cette activité infructueuse finit par les ennuyer et les raquettes furent laissées de côté. Alors elles allèrent chercher un ballon et se mirent à jouer à la « balle au chasseur » mais même la balle au chasseur finit par les ennuyer.

L'une était éliminée trop vite, l'autre ne savait pas tirer, les filles commencèrent à se disputer, et décidèrent qu'il valait mieux sauter à la corde. Elles enlevèrent les poignées de deux cordes à sauter, les attachèrent ensemble pour avoir une longue lanière de caoutchouc avec un nœud au milieu. Deux filles tournaient et la troisième sautait : au début tout droit, puis d'un côté, puis de l'autre côté et enfin en arrière. Puis la corde fut remplacée par un élastique. On le tendait au niveau des chevilles en forme de rectangle et on sautait à tour de rôle, tout en faisant avec les jambes toutes sortes de pas. Kostia avait déjà vu sauter à l'élastique, mais ce jour-là il fut frappé par l'absurdité de ce jeu. Les mouvements des jambes ne devaient pas être faits n'importe comment, mais strictement définis, et la plus petite infraction faisait sortir du jeu, cela s'appelait « dépenser ».

Cela faisait une bonne heure qu'il était sous cet arbre mais il n'arrivait pas à trouver le bon moment pour s'approcher. Il avait remarqué que par rapport aux autres, Arina paraissait gauche et maladroite : elle n'arrivait

pas à sauter, à calculer ses mouvements, elle ne savait pas du tout éviter le ballon, et à la corde, elle fut éliminée dès le troisième saut. Elle n'était belle que quand elle ne bougeait pas.

Finalement, une dispute éclata entre les filles. Elles abandonnèrent l'élastique et se divisèrent en deux clans. Un des clans consolait la blonde Natacha – Kostia ne savait pas trop pourquoi, mais d'après lui, il n'y avait pas besoin de la consoler. Natacha était belle et paraissait capricieuse et enjoleuse. L'autre clan chuchotait autour de Yana aux yeux bleus, qui était moqueuse et, semblait-il, un peu méchante. Là, tout à fait à propos, deux silhouettes se détachèrent du groupe, Arina et son inséparable copine Julia. Elles se mirent à l'écart, sans doute pour se mettre d'accord sur quelque chose qui ne concernait qu'elles seules.

Kostia sortit de l'ombre des arbres dans la lumière. Arina se retourna comme si elle obéissait à un ordre. Son amie aussi leva les yeux. Ils étaient séparés par la rue. Kostia la traversa à grands pas rapides.

« Salut, dit-il.

–Salut, répondit Arina, et ses yeux demandèrent : qu'est-ce que tu veux ?

–Oleg a dit... commença Kostia. Puis il se tut.

–Quoi ? » bredouilla Arina sans reconnaître sa voix, et elle rougit de la racine des cheveux jusqu'au cou.

–Tous les mots que Kostia avait préparés pendant l'heure qu'il avait passée sous l'arbre s'envolèrent brusquement et il dit brièvement :

–Que tu viennes.

–Où ça ? demanda-t-elle du même ton neutre.

–Chez nous.

–Chez vous ? Son visage reflétait l'incrédulité et l'espoir.

–Oui. »

Arina froissait sa jupe. C'était toujours la même, claire à grandes fleurs décolorées. Elle trituroit le tissu sans pitié, laissant sur les fleurs pâles des plis inélégants et indélébiles. Kostia ne pouvait détacher ses yeux de ces fleurs, de ces plis, des doigts fins et nerveux qui trituraient le tissu mince.

« Quand ? demanda Arina après une minute de silence.

–Aujourd'hui. Ce soir. »

Ils se regardèrent encore une fois comme incrédules. Kostia ne croyait pas qu'il avait prononcé ce « ce soir » et Arina qu'elle vraiment reçu cette invitation. Dans ses oreilles régnait un silence incroyable. Elle se retourna et s'aperçut que derrière elle, les filles avaient cessé de se disputer et regardaient toutes comme un seul homme dans leur direction.

« Allez, dit Arina et, attrapant brusquement sa copine par le coude, elle la traîna presque de force dans la cour.

–Alors quoi ? Vous ne jouez pas ? » leur crièrent les filles, qui ne savaient plus trop à quoi elles allaient jouer.

« Tu crois en dieu ? » La question d'Arina était soudaine et passionnée.

Elles étaient assises sur le banc dans leur cour un peu sombre. Les deux maisons se faisaient face et l'espace entre les deux était planté d'érables serrés qui faisaient ressembler la cour à une forêt.

Je ne sais pas, répondit Julia. Elle cueillit la première feuille d'août qui était tombée de l'arbre voisin juste à ses pieds. Elle était d'un vert profond et seules les extrémités marron rappelaient la fin de l'été.

« Eh bien sache-le : il existe », annonça solennellement Arina.

Un moment se passa dans le silence.

« Quelle conne, mais quelle conne ! murmura Arina.

– Qui ça ? »

Arina ne répondit pas, continuant à murmurer :

« Quel con, quel con... »

– Qui ? Qui est-ce qui est con ?

– Kostia. » Le visage d'Arina reflétait la souffrance.

« Alors, c'était Kostia ?

– Oui.

– Tu crois que c'est vrai qu'il l'avait envoyé ?

– Je ne sais pas. » Arina se frottait les tempes avec les doigts, elle commençait à avoir mal à la tête.

« C'est peut-être parce que ça fait deux semaines que tu n'es pas venue ? »

Arina la regarda pleine d'espoir.

« Il fallait redemander à ce Kostia, continuait Julia, suivant son idée.

– Comment ? Tu as vu comment il est...

– Oui. Un vaillant petit soldat de plomb. »

Arina ne savait pas ce que c'était qu'un soldat de plomb, mais l'idée lui vint que Kostia ressemblait effectivement à un petit soldat. Elle revit sa façon de se tenir droit et de marcher vers elles d'un pas ample et ferme.

« Tu vas y aller ? » demanda Julia.

Le mal de tête déformait le visage d'Arina.

« Qu'est-ce que je vais mettre ? dit-elle du ton dont elle aurait dit : Comment vais-je continuer à vivre ?

– Si tu mettais un truc en Vichy ?

– Non. » Le visage d'Arina se fit méprisant. Elle resta silencieuse une minute. « Tu pourras me prêter ta robe rose ?

– Je ne sais pas, dit Julia, prise au dépourvu. Je ne sais pas si je pourrai la sortir... »

Arina fit un geste de la main :

« De toute façon, elle serait trop petite... Tu viendras avec moi ?

– Est-ce que j'ai été invitée ? » Julia tournait sa feuille d'érable avec une indifférence feinte.

« Allez, avec toi, tout s'arrange toujours.

– Et qu'est-ce qui pourrait ne pas s'arranger ? » demanda Julia.

La curiosité lui sortait par les yeux. Elle ne se fit d'ailleurs pas prier. Au début, elle hésita un peu – elle n'était jamais allée seule chez un adulte, sans papa et maman. Mais la proposition n'en était que plus attrayante.

« Le soir, pensait Kostia. Quand est-ce que ça commence, le soir ? A cinq heures, à six heures ou à sept ? Mais à huit heures il ne fait pas encore nuit. Seulement à neuf heures on commence à ne plus y voir, et c'est encore le soir. »

Il rentra dans sa cour. Près des garages les copains versaient du plomb fondu dans le sable. Un tas de pièces en plomb en forme de boulons et de petits disques brillait stupidement au soleil. Kostia les regarda faire un moment mais cela finit par l'ennuyer. Une question qui en d'autres temps lui aurait paru ridicule l'occupait maintenant plus que tout : quand commence le soir ?

Il erra sans but dans la cour, entra dans le magasin sombre qui se trouvait au rez-de-chaussée de leur immeuble, le long des rayons, sans savoir quoi faire. D'un côté du magasin, cela sentait le hareng, et de l'autre, où s'empilaient des caisses, la vanille. Cela lui donna la nausée. Comme le temps traînait en longueur ! Quand est-ce que ça allait être le soir ?

Pour que le jour finisse plus vite, il alla dans le jardin. Il n'était pas du tout obligatoire de sauter par-dessus la palissade. Bien sûr, ils ne faisaient jamais autrement avec les copains, mais là, il n'en avait pas envie. Le petit portillon de fer noir était toujours entrouvert ; de temps en temps quelqu'un entrait ou sortait. Il n'y avait pour monter la garde que deux chiens poilus et paresseux, que les gens avaient apprivoisés depuis longtemps. L'un d'eux s'approcha de Kostia, le flaira pour voir s'il n'avait pas quelque chose de comestible, l'autre aboya de loin sans conviction. Le jardin n'était pas très grand, il était clairsemé, de forme irrégulière. Il formait une équerre autour du bâtiment et se rétrécissait en direction de la « gare routière ». Près d'un pommier particulièrement branchu se trouvait une large souche. Kostia s'y assit, mais à peine dix minutes plus tard, il se leva et se remit à errer tout autour.

Chez des étrangers, Arina et Julia pénétraient dignement et solennellement. Julia avait des chaussures blanches neuves, que maman lui avait achetées pour le 1^{er} septembre. Elle ne lui avait pas permis de les porter, mais Julia les avait sorties de leur boîte discrètement et ne les avait chaussées qu'une fois passée la porte. Arina, faute de chaussures neuves, avait gardées ses sandales usées. Elles avaient été jaunes, mais avec le temps elles avaient pris une teinte un peu marron et elles n'allaient pas du tout avec sa robe claire. En revanche elle avait trouvé au fond d'un chiffonnier une petite écharpe de gaze bleu ciel qui reflétait dans ses yeux un bleu tendre et brillant.

Sur le visage des deux filles était inscrit un trouble incroyable. On aurait dit qu'au premier mot de travers ou au moindre manquement à la modestie, on allait les jeter dehors. Mais tout ce qui arriva fut que les grands-mères sur le banc les accompagnèrent d'un regard curieux, et qu'un chien du coin accourut pour les renifler. Elles montèrent au troisième étage du petit bâtiment de briques et frappèrent.

Ce fut Oleg lui-même qui ouvrit. Il les regarda avec surprise et tout d'abord ne sut trop quoi dire.

« Arina ? » dit-il enfin.

Les filles se tenaient sur le seuil comme deux oisillons effrayés et le regardaient d'en bas.

« Eh bien, entrez... »

Arina et Julia formaient une paire d'amies qui à première vue ne se ressemblaient pas du tout. Arina était plus grande et plus développée. A treize ans elle ressemblait déjà à une jeune fille, très maigre, mais une jeune fille quand même, avec un regard d'adulte pensif. Julia faisait encore très enfant. Ressemblant plus à un garçon qu'à une fille, elle portait les cheveux courts, ne se démontait jamais, n'était pas intimidée par les garçons, n'avait peur de rien et ne s'occupait pas de son apparence. Il n'y avait qu'un trait chez elle qui ne fût pas enfantin, c'était son front, haut et brillant.

Arina avait ce qu'on appelle le type septentrional. Toutes ses couleurs, depuis le gris bleu de ses yeux jusqu'au roux cendré de ses cheveux annonçaient une nature froide et réservée. Son visage ne reflétait presque jamais de sentiments forts, ni du reste d'intelligence propre. Au total, elle promettait de devenir une belle fille, une belle femme, si les souffrances et les soucis ne gâtaient pas sa beauté avant l'heure. Chez Julia, les couleurs étaient plus chaudes et plus vives ; un soleil brillait dans chacun de ses yeux marron.

Arina était charitable, mais non point bonne. Julia non plus n'avait pas de bonté, mais en sa présence, tout devenait meilleur : les enseignants perdaient leur sévérité habituelle, les parents ne la punissaient presque jamais et les chiens méchants des maisons voisines accouraient en remuant la queue.

L'aménagement de la pièce surprit Julia : des icônes, des livres du sol au plafond, une lampe allumée dans un coin... Elle n'avait jamais vu cela. Kostia apparut. Il revenait du magasin avec du thé, du beurre et des petits pains. On fit du thé. Kostia coupait les petits pains et les tartinait. Quand tout fut consommé, Oleg proposa :

« Si on dessinait ? »

Du fond d'un placard obscur, il tira une toile préparée, tendue sur son châssis.

Julia sauta vivement de son siège et se mit à l'examiner de tous les côtés. Elle aimait dessiner. Chez elle il y avait tout ce qu'il fallait pour cela : de l'aquarelle, des couleurs à l'huile, de la gouache, et, bien entendu, du papier. Mais une toile, c'était la première fois qu'elle en voyait une.

« C'est une vraie, comme pour les peintres, disait-elle en passant les doigts sur la surface grossière et un peu rugueuse. Et avec quoi on va dessiner ? »

– Au pastel. » Oleg posa sur la table une boîte en carton contenant des pastels. « La règle du jeu est la suivante : on dessine à tour de rôle. Chacun dessine ce qu'il veut et là où il veut. On peut ajouter des détails au dessin des autres. Ce qui en sortira, ce sera notre tableau commun. Ça va ? »

– Oui ! »

Tout le monde se serra autour de la toile. Julia saisit un pastel rouge vif.

« Attends ton tour, dit Arina d'un ton mécontent.

– C'est ce que je fais, ça commence par moi.

– Pourquoi par toi ?

– Ne vous disputez pas, dit Oleg. Soit, on commence par Julia puisqu'elle l'a demandé. Après ce sera Arina, puis Kostia et ensuite moi. »

Julia regardait la toile blanche et vierge comme hypnotisée. La toucher avec le pastel était comme commencer une nouvelle vie. Elle y porta la main avec le désir de quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu et dessina un zigzag rouge fortement brisé. Puis encore et encore, jusqu'à obtenir un cercle rouge constitué d'éclairs brisés rouges.

« C'est bon, ça suffit, fit Arina agacée. Laisse de la place pour les autres. »

Julia retira son pastel à contre cœur.

Arina prit du noir. Elle calcula un bon moment puis traça une longue ligne discontinue. Puis elle réfléchit et en dessina une autre, la même, à la perpendiculaire.

Oleg s'étonna de cette conception de l'art :

« Ça doit être des peintres abstraits... »

Ce fut au tour de Kostia de prendre un pastel. Il choisit le bleu et commença à barbouiller différents endroits. Au début on avait du mal à comprendre ce que c'était mais bientôt sur la toile apparurent comme des fragments de mosaïque disparates.

Oleg dessina une vague, un petit cercle, une ligne, encore une vague, et tout cela de couleurs différentes. Petit à petit l'espace blanc de la toile se rétrécit, reculant devant les fantaisies colorées. Julia entoura le cercle rouge de dentelles rouges aériennes. Bientôt ses dentelles occupèrent le tiers de la toile et menacèrent d'engloutir les figures voisines.

« Doucement, dit Arina mécontente ; il n'y aura plus de place pour les autres. »

Au pastel noir elle continua de tracer une ligne discontinue, des points et des croix. Son dessin se resserrait modestement dans un coin.

« Tu n'as qu'à dessiner plus large, qui est-ce qui t'en empêche ? » grommela Julia.

La mosaïque de Kostia grandit progressivement jusqu'à former un tableau haut en couleurs. A partir des taches de couleurs se dessinaient les traits d'un boyard de légende en casque. Le dessin d'Oleg ne se prêtait à aucune analyse. C'était quelque chose de cosmique : des vagues et des tourbillons multicolores s'entrelaçaient à des cercles et des étoiles.

Enfin la toile fut remplie. Oleg ajouta une dernière ligne ondulée et dit :

« Apparemment, c'est tout. »

Il souleva la toile à bout de bras et pendant une minute tous purent contempler leur création.

« Qui est-ce qui a le mieux réussi ? demanda Julia.

– Il faut poser la question autrement : est-ce que on a réussi à faire un tableau commun ? » Oleg regarda à nouveau la toile : « il me semble que oui. »

Cette réponse n'était pas suffisante pour Julia.

« Bon mais quand même, qui est la meilleure ? insistait-elle.

– Le meilleur de nous tous, je crois que c'est Kostia. Nous avons tous dessiné des choses originales, et lui quelque chose d'intelligent.

– Et moi ?

Julia estimait que la meilleure, c'était elle, bien sûr. Simplement que personne ne le voyait. Le dessin de Kostia ne lui plaisait pas. Une espèce de chevalier avec une toque, est-ce que c'était beau, ça ?

– Toi aussi, c'est bien, mais il y a trop d'expression. »

Le mot plut à Julia. Elle pensa que c'était un compliment voilé. Arina ne demanda rien quant à son dessin.

« Vous voulez peut-être encore du thé ? » proposa Kostia.

Il n'y avait plus de petits pains, mais il coupa de fines tranches de pain, les tartina avec le reste de beurre et de confiture.

A table, Julia était assise à côté d'Oleg. Entre eux la conversation ne tarissait pas. Chacune de ses paroles amenait chez elle une dizaine de réponses de base et une dizaine d'autres, complémentaires. Elle voulait tout savoir. Oleg la regardait avec des yeux rieurs.

« Qui c'est, ça ? Et celui-là ? » demandait-t-elle en montrant les icônes.

Oleg racontait la vie des saints.

« Et dieu, il existe ? demanda-t-elle moment de partir.

– Oui, répondit Oleg.

– Et où il est ?

– Il est dans tout.

– Comment ça ?

– Partout, où que tu sois, dans tout homme, il est toujours à côté de toi. Et même maintenant que tu es là à poser des questions, il t'entend.

– Ici même ?

– Ici même. »

Julia se tut un moment. Puis elle demanda :

« En vous ? »

Oleg fut un peu troublé :

« Eh bien, en partie, cela va de soi. »

Julia le regarda avec une expression de bonheur sincère et total.

« Je vous apporterai mes dessins. Vous les regarderez ? »

– D'accord.

– Alors je viendrai demain. Hein, Arina, on viendra ? »

Elles étaient dans l'entrée, Arina, accroupie, attachait ses sandales.

« D'accord », dit-elle sans lever les yeux.

Sérioja marchait de long en large dans la petite pièce, leur chambre commune à lui et à Kostia. A son retour, elle lui avait paru petite, pauvre et vieillotte. Il remarquait maintenant des choses qu'il ne voyait pas auparavant : le vernis écaillé du bureau, le tapis usé par terre et les papiers peints d'une autre époque.

Maman remuait des casseroles en cuisine pour le retour de ses deux fils. Comme d'un commun accord, ils étaient revenus le même jour. Papa était au travail, et Vladik embêtait tantôt l'un tantôt l'autre avec ses crayons et son album à colorier.

Kostia regardait son frère comme s'il le voyait pour la première fois. Cette année-là, Sérioja avait complètement changé : il était devenu plus grand et plus large d'épaules, et son visage avait pris une expression nouvelle. Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau, plus fort, impertinent, énigmatique. Kostia avait devant lui un autre homme.

Sérioja racontait la mer. Il parlait bien et sans hésitations. Une fois seulement, il s'arrêta, regardant devant lui, ses yeux bleus clignaient sous les cils duveteux et lançaient à Kostia des gerbes d'étincelles bleues. Non, jamais il ne comprendrait son frère...

« Alors, c'était comment l'aquapark ? » demanda Kostia.

Sérioja se contenta d'un geste de la main et se jeta sur le lit. Le flot de belles paroles s'était tari. Vladik lui fourra aussitôt des crayons dans la main et lui demanda de dessiner quelque chose. Au lieu de cela, il le prit sur ses genoux et demanda à son frère avec un air de conspirateur :

« Et toi, c'était comment ? »

– Ben, comme ça... Effectivement. Qu'est-ce qu'il pouvait bien raconter sur lui qui puisse intéresser Sérioja ?

– Où est-ce que tu es allé, qu'est-ce que tu as vu ? » précisa Sérioja sans cesser de le regarder.

Un rayon du soleil couchant glissa le long du mur et tomba droit dans l'œil bleu vif. Kostia comprit qu'il ne raconterait rien. Quels mots pourraient lui servir à parler d'Arina par exemple ? Une fille en robe blanche... mais qu'est-ce que cela dirait d'elle ?

« Maman m'a dit que tu étais allé à l'église là-bas ? »

– Oui.

– Ah, mais raconte donc ! Moi, je suis jamais allé à l'église. Et brusquement il le prit au dépourvu :

– Et des filles, il y en avait là-bas ?

Comment il sait ça ? pensa Kostia. Mais il ne répondit pas tout de suite :

– Il y en avait une, Arina.

– Tiens-tiens. Sérioja devenait plus attentif. Kostia prit une profonde inspiration et continua :

– Elle avait une robe blanche et une peau de porcelaine.

– De por... une peau comment ?

– De porcelaine.

– Tu as lu ça quelque part ?

– Non, c'est la vérité.

– Bon, bon... Et comme Kostia se taisait, il ajouta, impatient :

– Et alors ?

– On allait à l'église. Et après...

– Après ?

Effectivement, quoi, après ? Fallait-il raconter comment elle était venue avec sa copine et qu'elle était restée assise comme absente ? Comment Julia lui avait paru trop bruyante, et comment il avait proposé à Arina de sortir sur le balcon. Et qu'elle avait accepté.

« Je vais bientôt m'en aller, avait-il dit.

Arina avait acquiescé de la tête.

– Je reviendrai l'été prochain.

Elle avait acquiescé de nouveau. Ses pensées à elle étaient loin.

– Pour tout l'été, avait ajouté Kostia.

Elle avait réussi à sortir trois mots :

– Tu t'ennuies de chez toi.

– Non, pas tellement.

– Alors pourquoi tu ne restes pas jusqu'à la fin du mois d'août ? »

Kostia l'avait regardée. Des larmes tremblaient dans ses yeux. Il ne savait pas pour quoi elle pleurait, mais il n'allait pas se raconter d'histoires : pas à cause de lui. Il avait remarqué aussi qu'elle n'avait pas envie de retourner là-bas, dans la pièce, et qu'elle essayait de soutenir la conversation pour rester là un peu plus longtemps. Oleg les avait appelés :

« Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ? »

Arina avait pris peur, avait essuyé les larmes sur son visage, mais ses yeux restaient humides et brillants. Ils n'étaient plus aussi froids et distants que d'habitude.

« On arrive ! » avait crié Kostia dans l'embrasure de la porte, voyant qu'elle n'était pas prête.

C'était la première fois qu'il la voyait de si près. Son visage fin et anguleux, ses lèvres molles, ses cils tremblants. Ils étaient assombris par les larmes et ils étaient devenus longs et minces comme des petites baguettes. Entre eux il y avait la distance d'un demi pas, il aurait pu, là, atteindre cette peau merveilleuse.

« Tu vas me regretter ? » demanda Arina, interceptant son regard. Il y avait dans sa voix comme de la rancune, de l'hostilité, presque.

Kostia s'était souvenu comme elle riait dans le pré, et il avait pensé que c'était la seule fois où il l'avait vue rire. Est-ce qu'il la regretterait ? Au lieu de répondre il lui avait glissé dans la main une feuille de cahier pliée en quatre. Arina n'avait pas paru surprise ; elle l'avait dépliée machinalement et elle avait lu :

Regarde le ciel : les nuages déchirés par le vent

Filent et fondent dans le lointain bleuté.

Tu n'es pas une comète, aperçue de loin

Mais la rive tiède d'une terre encore à découvrir.

Chapitre 8

Je note pour ne pas oublier.

Alors, le plus important : nous allons partir en randonnée. De cette randonnée, ça fait longtemps qu'on en parle. Nous ne sommes pas des fanas de la marche à pied. Oleg se définit comme un marcheur engagé, méthodique. Mais ce n'est pas le problème. J'ai besoin, un besoin vital de quelque chose de fou. C'est un drôle de désir, mais il me poursuit depuis longtemps. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus fou que de partir dans l'inconnu de chemins inconnus ? Je ne sais pas, mais jusqu'ici je n'ai pu inventer que cela.

En fait, cette idée d'aller aux Tombes-de-pierre, c'est Oleg qui l'a eue. Il a lancé cela au hasard, mais l'idée s'est installée dans ma tête. C'était encore l'hiver. S'il avait proposé de s'éclipser quelque part sur des sentiers de montagne, j'aurais été d'accord : plus c'est dangereux, plus c'est amusant.

J'ai décidé de tout noter, en commençant aujourd'hui – tout ce qui est lié à cette randonnée. Déjà avant, je voulais tenir un journal, mais je n'osais pas. J'avais peur de m'avouer à moi-même que du côté de la mémoire, il se passait des choses.

J'appelle cela l'anti-déjà vu : ce que j'ai vu déjà des centaines de fois je le vois comme si c'était la première fois. Par exemple, chaque jour comme pour la première fois, je pénètre dans ce bureau et j'allume l'ordinateur, et chaque matin je me souviens que je travaille ici. Je me souviens et je contrôle parfaitement mon travail, tous les documents que les autres m'ont balancés sur le bureau en mon absence (je déteste cette habitude). Mais je me souviens précisément de cela. Je ne sais pas si c'est pareil pour les autres ; je soupçonne que non. Autrefois je « vivais » simplement ma vie et je ne la voyais pas chaque fois à nouveau. C'est arrivé quand j'étais enfant, après un coup sur la tête. J'étais en réanimation et c'est après que tout a commencé.

Je travaille comme secrétaire. Chaque matin je reconnais mes collègues. La première à arriver, c'est Sveta, la comptable. Je commence par entendre ses pas dans le couloir, ils me sont étrangement familiers. L'instant d'après je vois son visage – le visage rond, un peu flasque d'une femme de quarante-cinq ans – et je me souviens

que nous travaillons ensemble. J'ai devant moi l'historique de nos relations dans le détail. Elle me lance en, passant : « Bonjour, ma petite Julia » et moi : « Salut, ma petite Sveta. » c'est comme cela que nous nous saluons tous les matins et je me souviens à nouveau de cela. Mes lèvres prononcent toutes seules les mots dont une seconde auparavant je n'avais pas conscience. Sur ses petites jambes courtes dont la forme rappelle celles d'un piano, elle trotte jusqu'à son bureau.

Sveta aime les vêtements de mauvais goût et les parfums lourds et suaves. Vingt minutes plus tard, quand elle apparaît à la porte de son bureau, maquillée, les boucles frisées, je me souviens qu'elle a cette habitude de bavarder dès le matin. Elle tient à la main un grand mug de café (elle le boit seulement dans des mugs). Je reconnais les pores de sa peau sous la couche de fond de teint et l'odeur douceâtre de son eau de toilette (cette suavité se mêle à l'odeur du café – le café soluble a une odeur épouvantable ! avec quoi c'est fait ?) et je me prépare à écouter. Personnellement, le matin, moi non plus, je n'ai rien à faire.

Elle raconte qu'elle s'est levée à six heures, qu'elle a fait cuire des beignets, puis parle longtemps de son mari, combien il est compréhensif, aimant et quelles merveilleuses relations ils ont tous les deux. J'écoute tout cela et peu à peu je commence à deviner que quelque chose ne colle pas. D'ailleurs ma conscience ne retient que les beignets et tout le reste disparaît comme à travers un tamis.

Cela doit sûrement se voir sur mon visage (peut-être que mes yeux deviennent comme deux gros beignets ronds) parce qu'elle fait demi-tour, s'en va et revient avec des beignets – encore chauds, au beurre. Peut-être que c'est ma récompense pour l'avoir écoutée. C'est ce que je me dis en en engloutissant les produits de son art culinaire. Je dois du reste avouer que les beignets de Svetka ne sont pas mauvais, encore qu'un peu gras à mon goût.

Quand j'étais petite, après l'hôpital, je n'arrêtais pas de m'étonner : comment se faisait-il que je voie tout pour la première fois ? J'avais le plaisir et la joie secrète de passer mon temps à reconnaître les choses sur mon chemin : les arbres, la rue où j'habitais, le visage de mes amies. Elles me parlaient, je ne disais rien, je souriais. Personne ne partageait ma joie de reconnaître à nouveau les choses, personne ne savait ce que c'était que de voir le monde renouvelé à chaque seconde.

Un jour j'étais sortie m'amuser, c'était à peu près un an après qu'on m'ait « réanimée ». Je traînais dans la cour, et au bout d'un moment, j'ai remarqué que je tournais en rond entre le bac à sable, le banc et la balançoire. Combien de tours je faisais, je n'avais pas compté, mais quand j'en ai pris conscience, j'ai décidé que ça allait suffire. Je voyais maman qui me regardait par la fenêtre, et je me suis aperçue qu'elle pleurait.

De ce moment-là, j'ai compris qu'il fallait être attentive et s'efforcer de se contrôler. Alors voilà, à ce moment-là je me suis arrêtée et je suis sortie de la cour. Maman m'a crié par le vasistas : « Où tu vas ? » Je lui ai fait un signe de la main : « Derrière la maison. » Je lui mentais : je suis passée derrière la maison, mais j'ai tourné en direction de la chaufferie.

La chaufferie était un endroit très particulier. Des montagnes meubles de détritiques sur lesquelles on pouvait monter pour regarder les environs d'en haut ; la décharge : quelques bacs rouillés et une grande cheminée de briques qui commençait à même le sol et montait jusqu'au ciel. Elle avait quelques mètres de large et la hauteur d'une maison de quatre étages. Sur toute la hauteur étaient fixés de gros arceaux de fer, des espèces de poignées horizontales, et je caressais en secret l'espoir de monter un jour tout en haut.

J'allais toujours partout toute seule, sans copines. J'avais huit ans. Je me souviens : j'étais là à regarder une fois de plus cette cheminée, évaluant si je pourrais ou non y grimper. Le problème, c'est que ces arceaux étaient à une grande distance l'un de l'autre, conçus pour la taille d'un adulte. De sorte que si je me tenais debout sur le premier, il fallait que je m'étire de tout mon long pour atteindre le suivant. De plus, le premier se trouvait assez haut au-dessus du sol, un peu au-dessus de ma tête.

Alors je regarde, levant la tête vers cette cheminée, évaluant ma taille et mes forces, lorsque soudain je remarque, non loin de moi, des gamins. Ils ont trouvé dans les poubelles une pile de vieilles assiettes et tout en discutant avec animation, ils la traînent dans ma direction. De leur conversation, je comprends qu'ils se sont inventé une activité : lancer les assiettes contre la cheminée.

Je me suis mise un peu plus loin. A cette époque je n'aimais pas du tout les gens et je ne voulais participer à rien de tout ça. J'étais bien toute seule. Mais ça m'intéressait de regarder ce spectacle, même de loin. Alors je vois un gamin viser, lancer une assiette, qui vole en tournant sur elle-même et se brise en mille morceaux. Cela donne des idées aux autres : ils ont décidé de lancer tant qu'ils toucheraient au but, après quoi ce serait au suivant. Je me souviens très bien d'eux : Slavka Kouvaïev, le plus âgé d'entre eux, et puis Siéry, qu'on appelle La Queue, et Chraïbikous, qui a le même âge que moi.

J'ai tout vu comme dans un film au ralenti. L'assiette vole et à peu près à mi-distance je sais déjà si elle va atteindre le but ou non. Mais cette vision au ralenti m'a joué un vilain tour : au tour suivant, j'ai soudain pensé que cette assiette-là, celle-là précisément, que venait de jeter Chraïbikous, allait me tomber juste sur la tête. Cette idée m'a surprise moi-même. Le fait est que je me trouvais assez loin et pas du tout du même côté. Comment cette assiette a pu dévier et m'atterrir sur la tempe, je ne l'ai toujours pas compris.

Le sang me coulait sur la joue et gouttait de mon menton. Je baissais la tête et je regardai mes bottines. Elles étaient blanches, vernies et d'épaisses gouttes de sang rouge tombaient joliment dessus. Cela ne me faisait pas mal, cela me causait seulement une surprise infinie. Les gamins avaient abandonné leur occupation et fixaient leur regard sur moi. Ils pensaient sûrement que j'allais me mettre à pleurer et courir me plaindre. Comment aurait-il pu en être autrement ? Les idiots, ils ne savaient pas que j'avais bien autre chose en tête.

Puis des mains m'ont soulevée et m'ont emporté. C'était un homme, il courait et demandait sans s'arrêter : « Où tu habites ? » Je lui ai montré : « Là-bas ». Je voulais lui dire qu'il me repose par terre, que je pouvais y aller toute seule sur mes jambes, et que d'ailleurs je n'étais pas cassée au point qu'on me porte. Mais après avoir vu ses yeux, je n'ai rien dit. Il faut parfois donner aux gens la possibilité de faire une bonne action.

Mes pauvres parents ! Maman, ayant vu mon visage bariolé de rouge, a poussé un cri sourd, la main sur la bouche. Alors a commencé une recherche frénétique de compresses, qu'elle m'appliquait sur la tête avec des mains tremblantes sans savoir quoi faire : me faire un pansement ou simplement appliquer une compresse sur la plaie. Le sang avait déjà presque cessé de couler mais papa, la main sur le cœur, courut chez les voisins pour appeler le SAMU. Le SAMU, c'est eux qui en avaient besoin, et pas moi !

L'anti déjà-vu a continué dans ma vie, mais j'avais compris que je ne pouvais plus en profiter dans la solitude ; il fallait accorder un peu d'attention aux gens autour de moi. Je me suis mise à communiquer davantage, même si au début cela ne m'intéressait pas beaucoup. La première qui m'est tombée sous la main, c'est Arinka. On ne s'était pas vu depuis presque un an, elle avait disparu quelque part ; peut-être que dans son internat on ne la laissait pas sortir.

Elle rentrait chez elle chaque été et passait trois mois chez sa mère, et encore une ou deux semaines en hiver pour les vacances. Ensuite elle est venue plus souvent, chaque week-end. A treize ans, nous sommes devenues amies, au point qu'on ne pouvait plus se passer l'une de l'autre.

« Demande à ta mère, disais-je, qu'elle te prenne avec elle pour de bon.

- Elle ne me prendra pas, répondait-elle en secouant la tête.
- Pourquoi ?
- Elle ne sera pas d'accord.
- Et pourquoi donc ?
- C'est difficile pour elle. Elle ne voudra pas. On est trois, elle est toute seule.
- Elle boit beaucoup ?
- Non... Pas autant qu'avant, même un peu moins.
- Eh bien tu vois. Alors, tout ira bien, dis-je tout en sentant la fausseté dans ma voix.
- Oui, bien. Seulement elle ne veut pas de nous, c'est pénible pour elle. Si papa était...
- Tu le connais, ton papa ?
- Non mais... il est quelque part.
- S'il est quelque part, tu peux considérer qu'il n'existe pas.
- Si, il existe ! Il existe ! Il nous aiderait... si maman ne buvait pas. Elle boit, alors il ne veut pas l'aider, autrement il le ferait. Il est dans le nord, il gagne de l'argent.

Je ne croyais pas trop à toutes ces histoires sur son père, mais la conversation se répétait de plus en plus. J'essayais de la convaincre :

« Viens dans ma classe.

- Je ne peux pas. Je n'ai jamais été dans une école ordinaire...

Arina geignait, comme toujours, mais cette fois il m'a semblé qu'il passait dans ses yeux comme un espoir secret. J'ai dit aussi fermement que je pouvais :

- Tu pourras. Et tu viendras.

Elle a soupiré : C'est facile à dire pour toi : tu as une famille.

- Qu'est-ce que ça fait ? j'ai demandé, étonnée.

Elle se contentait de secouer la tête : Tu ne comprends pas...

- Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

Arina ne répondait pas.

- Tu veux passer toute ta vie en internat ? »

—Je touchais un point sensible. Quand on est enfant, le seuil de l'âge adulte, marqué par la fin des études, apparaît tellement loin qu'on a l'impression qu'entre le CP et la terminale, il y a l'espace de toute une vie.

Je me souviens qu'Arina a plissé le front, en proie à une amère réflexion. Elle ressassait son vieux refrain : Maman ne voudra pas.

Cela a fini par m'agacer. Je lui ai presque crié dessus :

—« Tu n'as pas essayé de demander ! Et tu baisses déjà les bras. Demande-lui. Exige !

— Je ne peux pas exiger.

— T'es qu'une mollassonne.

— Non, mais c'est vrai...

— C'est vrrrrai !

Je la singeais. Arina prononçait le r à la française, un peu nasillard. Elle s'est vexée. Je n'y ai pas fait attention. Si Arina arrêtait de me parler et ne sortait plus dans la rue, je continuerais à vivre comme si de rien n'était. De toute façon, c'est elle qui craquerait la première.

J'ai vu que cette fois-ci, cela lui restait en travers de la gorge. Elle avait très envie de parler de l'école :

—« Ils vont m'embêter, ils vont me traiter dans ta classe. »

—Finalement, elle avait lâché le morceau.

—Personne ne t'embêtera.

— Comment tu le sais ?

— Je dirai à tout le monde que tu es ma copine.

—Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Ça me fait un peu peur...

— Tu n'as rien à craindre. Quand on a peur, on n'arrive à rien. »

Comme je le pensais, le problème n'était pas tant sa mère qu'elle-même. Sa mère, ça lui était égal que ses enfants aillent ici ou là. Elle avait sa vie et ses problèmes à elle, qui n'étaient pas ceux du commun des mortels.
